



Gérard Cartier

L'eskrividéro

Cœur chronique d'Éric Sarner
(Le Castor Astral, 2013)

La *présence* est dans *le présent* rappelle l'épigraphe, en commentant Goethe, lequel note toutefois que le présent paraît souvent trivial et que seule l'absence touche à *l'idéal*. De ce double mouvement de concentration sur l'instant (« *Il s'agit seulement d'assister / passionnément / à ce qui rend vivant...* ») et de retour vers ce qui n'est plus (« *coucher / ce qui reste en moi d'intact / avec / ce qui / n'est déjà plus.* »), c'est le second qui l'emporte ici. Pas de vraie nostalgie pourtant dans cette chronique intime, occasion de s'éprouver plutôt que de se fuir.

Du présent, dans la première section du livre, *Expérience d'hiver* (un séjour sur une terre antarctique), on ne voit presque rien, sinon le vent froid et le ciel. Cette inaptitude à embrasser l'existence, c'est le nœud secret de ces pages. Éric Sarner vagabonde dans sa mémoire, restituant en de brèves élégies des lieux lointains, des scènes muettes, des femmes naguère aimées, tout un monde perdu réinventé sans ordre par l'écriture – « *le texte est sans doute exact / la vérité est sûrement fictive* » – avec une fantaisie parfois qui pique l'esprit comme un piment :

La nuque de cette femme
y poser des figues vertes
des sanglots de fin juillet
des fièvres dignes du vaudou
de petits fleuves sans fin
autour de ses épaules
déposer
tout ce qui doit rester
le petit pont sur l'Arno
une amoureuse évanouie
quelque danse criminelle
les forêts au-dessus du Danube
et puis où encore
et sur quoi d'invisible
ce qui
ne se peut
voir
femme de pigments secs
pour toujours
déjà absente
le 7 janvier 1911

Le même sentiment habite les *Petits chants de proximité*, sinon que l'auteur s'y frotte aux écrivains (Reverdy, Walser, Pasolini, etc.), peintres et autres artistes : « *la grâce de la Montero / en pythie et en garce / à la chair somptueuse...* ». Dans ces deux premières

parties,  ric Sarner use d'une forme courte, hachée, parfois si brève qu'à peine peut-on la dire un vers, procédé de syncope peut-être inspiré par sa passion du jazz, qui dessine sur la page un poème vertical, posé sur la pointe, où une saillie, un suspens, un brusque retournement nouent le sens : « *fait-on autre chose / qu'écrire / sans voir ?* ».

Très différente est la dernière section du livre, *Presque un chant d'errance*, d'une belle originalité, qui compose une sorte de glossaire du judéo-espagnol, la langue des Juifs s pharades, à travers 80 mots « *rapportés de voyage* » – la famille d' ric Sarner a émigré d'Odessa   Constantinople avant de se fixer en Europe. Ces mots volés, disposés à l'aventure, servent d'amorces à de petites fusées intimes qui éclairent un instant la nuit du passé, celui d'une société peuplée de croyants et d'esprits malins, de p cheurs et de marchands de cervelle, et qui rendent tribut à leur sagesse imag e. Au-delà de scènes familières, cette langue qui a parcouru les années et les pays, empruntant à tous les idiomes de la Méditerranée, fait aussi remonter par éclats le siècle, des désordres de la Russie aux combats de la Somme. Ainsi de ce souvenir maternel :

(...)

On ne sait pas toujours se remettre de certains effrois,
comme voir pour ses trois ans
les cosaques à cheval
taper au gourdin sur la tête des foules.

La grande et la petite histoire, donc, en 80 pages qui tiennent du thesaurus et du poème, recr es pour nous par l'*eskrivid ro*¹ Sarner.

¹ *Eskrivid ro* : « *un obsédé qui passe son temps à écrire* ».